



## CHAPITRE XIII

Retour de Stanley et Roger à Léopoldville. — Troisième incendie de Bolobo-Station. — Rentrée de Roger en Belgique. — Hanssens est nommé chef de l'expédition du haut Congo.



TANLEY quitta l'île d'Ouana-Rousari le 11 décembre. Il retournait à Léopoldville avec Roger dont la santé laissait beaucoup à désirer.

Le départ ne fut pas entravé par les populations riveraines et le voyage s'effectuait rapidement, lorsqu'un accident imprévu, ce fut le seul heureusement, vint retarder la descente de la flottille. Le *Royal*, privé de son excellent mécanicien Bennie resté aux Falls, toucha le 15, au détour d'un îlot, contre une sorte de snag énorme,

arbre flottant dont les branches soutinrent le steamer et l'empêchèrent de sombrer. Le renflouage ne fut achevé qu'après quatre jours de travail.

Le 20 décembre, la flottille stoppa au pied des collines d'Oupoto. Stanley, après des pourparlers avec les notables de la contrée que lui concilièrent son habileté et sa générosité habituelles, obtint la concession d'un vaste territoire pour l'établissement d'une station, et le drapeau de l'Association fut arboré sur ce point, entre les Falls et le district d'Iboko.

Cinq jours après, l'expédition atterrissait chez les Bangala. Mais Stanley n'eut point la bonne fortune de rencontrer son frère de sang Matamviké; il l'attendit inutilement pendant deux jours et partit pour échapper aux obsessions avides des sous-chefs et arrière-chefs bangala. En les quittant, l'agent général de l'Association promit de leur envoyer un blanc qui les enrichirait par ses nombreux cadeaux.

Le 29, la flottille s'arrêtait à l'embouchure du Loulougou et le même jour, sur la demande des indigènes, le drapeau étoilé d'or flottait sur le district de l'Our'anga.

Le 1<sup>er</sup> janvier 1884, Stanley et Roger racontaient les circonstances heureuses de leur voyage aux lieutenants Van Gele et Coquilhat qui, grâce à leurs intelligents efforts avaient installé sous l'Équateur un établissement aussi confortable que propice.

Le 12 janvier, ils retrouvaient à Loukoléla M. Glave et ses hommes en parfaite santé et s'entendant à merveille avec les natifs, dans la ravissante clairière artificielle d'une forêt tropicale, sur laquelle ils avaient conquis un fertile domaine qu'enrichissaient des habitations hospitalières, des hangars bondés de matériel et de marchandises, des étables et des poulaillers pourvus d'hôtes nombreux et assurant pour de longs mois, à la garnison laborieuse de ce poste, des réserves contre la famine.

La dernière heure du séjour de Stanley à Loukoléla fut troublée par une désastreuse nouvelle arrivée du sud.

La station de Bolobo, relevée de ses cendres grâce aux efforts réunis de Brunfaut et Liebrechts avait été entièrement détruite par un incendie dans la nuit du 13 au 14 janvier.

Les sujets d'Ibaka n'avaient point pardonné à Boula Matari la rançon des huit cents mitakos, et ils avaient, dès qu'ils apprirent le retour imminent de Stanley, dirigé contre Bolobo-Station une attaque aussi lâche qu'impossible à réprimer.

A la date du 13 janvier, les populations des villages voisins de Bolobo-Station avaient processionnellement conduit à sa dernière demeure la dépouille mortelle d'un trafiquant bayanzi qui, pendant sa vie, avait contre-

balancé, grâce à ses richesses énormes. l'influence du roi Ibaka lui-même.

Ce jour là, Brunfaut et Liebrechts, retenus à leur poste en prévision de l'arrivée de Stanley, avaient refusé d'assister aux cérémonies, si répugnantes pour eux de l'inhumation.

Par caprice, ou mieux pour se venger du refus des blancs, les Bayanzi creusèrent la fosse du défunt au pied du morne sur lequel s'élevaient les bâtiments de la station, et ils s'évertuèrent à donner aux ordalies de l'enfouissement un appareil inusité.

Des sacrifices humains supplémentaires eurent lieu sur la tombe; les chants, les danses en chœur, les battements de mains, les batteries de tambour, les sonneries de trompe, les jongleries, et surtout les libations, furent continués par les assistants bien après le coucher du soleil.

Sans prendre garde au vacarme produit par ces réjouissances funèbres, les commandants de Bolobo regagnèrent à la nuit tombante l'habitation provisoire où ils couchaient depuis le dernier incendie de la station, en attendant que le corps de logis principal, encore en voie de construction, fût en état de les recevoir.

Avant de se livrer au repos, les deux pionniers belges passaient l'inspection minutieuse de leur domaine. L'ordre et le calme régnaient sur le morne de Bolobo. Les hommes de couleur dormaient près de leurs chimbecks de feuillage, groupés à quelques mètres de l'asile des blancs, à l'exception des gardiens de nuit allant et venant sur le plateau; le monstre-fusil, canon fétiche de Liebrechts, reposait silencieux sur son affût de bois ferré.

Arrêtés un moment sur le seuil de la hutte où ils comptaient se reposer des fatigues d'une journée bien remplie, le lieutenant Liebrechts et son ami Brunfaut regardèrent, à la lueur des feux de nuit, les nègres bayanzi dansant des rondes infernales.

Les cris rauques, les ricanements de cette sauvage multitude montaient jusqu'aux deux pionniers et résonnaient à leurs oreilles comme les aboiements d'une meute innombrable altérée de sang.

« Ne croirait-on pas que ces noirs veulent réveiller par leurs clameurs le mort qu'ils viennent d'enterrer? dit Brunfaut. Ils ont juré sans doute de nous empêcher de dormir.

Que ces gaillards s'amuse comme ils l'entendent, répliqua le lieutenant; je tombe de sommeil, et, fussent-ils assez audacieux pour venir pendant la nuit s'exercer au tir de mon canon Krupp, ils ne m'empêcheront pas de dormir.

— A propos de canon, ajouta Brunfaut, il serait bon, mon cher lieutenant, de réparer un oubli que nous avons commis aujourd'hui même en déplaçant et remplaçant le matériel et les munitions dont nous disposons. Les cartouches des winchesters, les gargousses et les charges du krupp, toutes nos munitions de guerre sont entassées pêle-mêle dans le nouvel arsenal, mais ce bâtiment est encore dépourvu de portes. Il serait prudent de faire transporter ces engins dans la cabane où nous logeons. »

Le sage avis de Brunfaut fut approuvé par l'officier d'artillerie qui, luttant courageusement contre un sommeil de plomb, fit transporter par une escouade de Zanzibarites réveillés à cette intention toutes les munitions de guerre dans la hutte d'herbages, sous les couchettes des deux commandants.

L'exécution de ces mesures d'ordre demanda plusieurs heures pendant lesquelles les nègres bayanzi continuèrent au bas de la colline leur infernal sabbat.

« Enfin, nous pouvons maintenant songer au repos. Bonsoir, Brunfaut; je dors debout, je me jette sur mon lit de camp.

Et ce disant, Liebrechts s'étendait en effet sur sa dure couchette, sans prendre même la peine de se déchausser.

Brunfaut procéda comme d'habitude aux détails de sa toilette de nuit. Il ôta un à un ses vêtements de flanelle blanche, s'enveloppa dans une ample gandourah en laine, et se glissa lentement dans le sac de toile étendu sur son lit de camp, de façon à ne pas déranger sa couverture de voyage, merveille de l'industrie européenne, où le talent d'un habile tisserand avait fidèlement représenté deux lions de l'Atlas se disputant à coups de griffes une pintade ensanglantée.

Cette couverture avait valu à son possesseur de nombreuses et respectueuses protestations d'amitié de la part des indigènes, et bien des fois les femmes d'Ibaka, les reines de Bolobo, avaient jeté sur elle des regards pleins de désirs et d'admiration.

Avant d'éteindre la chandelle fumeuse qui répandait dans la hutte une clarté douteuse, Brunfaut, par précaution et par habitude, fit jouer les gâchettes de ses revolvers, placés tout chargés sur une caisse d'emballage lui tenant lieu de bureau et de table de nuit. Puis, après s'être assuré du bon fonctionnement de ses armes, le pionnier jeta les yeux sur son chronomètre qui marquait onze heures et souffla sa lumière.

Au dehors le vacarme des Bayanzi avait cessé; mais Brunfaut percevait confusément les bruissements de centaines de créatures humaines, marchant

à pas de loup sur le flanc oriental de la colline de Bolobo, parmi les tiges desséchées des grandes herbes qu'avait roussies un récent incendie.

« Les sauvages manifestants ont terminé leurs funèbres ébats, dit Brunfaut dans les ténèbres. Les braillards se retirent et paraissent avoir enfin compris que la nuit est faite pour dormir. Bonsoir, Liebrechts ! »

Ce dernier n'entendit pas les paroles de son compatriote ; il dormait du plus profond sommeil. Brunfaut ne tarda point à en faire autant.

Mais à vingt mètres de la hutte occupée par les blancs, des centaines de Bayanzi s'apprêtaient à consommer le crime le plus lâche et le plus odieux.

Pendant que ces bandits sacrifiaient la veille, sur la tombe du trafiquant, des femmes, des enfants et des esclaves mâles, un potentat du district de Bolobo, mfoumi de village appelé Mondombero, ennemi implacable de Stanley et proche parent du défunt, avait appris aux assistants le retour immédiat de Boula Matari à la station, et réveillés contre les mundelés, par des paroles pleines de mensonges et d'odieuses calomnies, la haine des Bayanzi et leurs penchants au crime.

Encouragé par les clameurs et les approbations enthousiastes de ses auditeurs, Mondombero leur suggéra l'idée de traîner les victimes qu'ils avaient immolées et décapitées jusqu'au sommet du morne de Bolobo, pour les brûler dans l'incendie des demeures des enfants et des serviteurs de Boula Matari.

Cet inqualifiable projet ne rencontra aucune opposition parmi les noirs qu'avait froissés le refus des mundelés d'assister à la cérémonie des funérailles.

Néanmoins, le moment de l'autodafé prémédité fut remis à une heure avancée de la nuit. L'obscurité sourit toujours aux lâches vengeances.

C'était donc l'écho affaibli de la marche de ces conspirateurs incendiaires que Brunfaut avait vaguement perçu peu d'instant avant de s'endormir.

Si l'explorateur eût pu alors observer les manœuvres des indigènes, il eût été surpris de voir sur la pente dénudée de la colline de Bolobo une



MONDOMBERO.

(D'APRÈS UN CROQUIS DE M. BRUNFAUT).

forêt de brandons enflammés s'avancant lentement et détachant au souffle léger de la brise nocturne une nuée d'étincelles.

La bande criminelle gravit la colline sans éveiller les soupçons des sentinelles zanzibarites préposées à la garde du poste, mais accroupies, oublieuses de la consigne, devisant et fumant, les pieds dans les cendres d'un feu de bivouac, le dos appuyé à la cabane où reposaient les maîtres endormis.

Cette demeure rustique, quartier général provisoire des commandants de Bolobo, fut en un instant entourée par un ramassis d'incendiaires conduits par Mondombero.

Le mfoumi réclama l'honneur de mettre lui-même le feu à la demeure des enfants de Boula Matari. Il s'approcha de la hutte, et communiqua aux parois d'herbes sèches la flamme d'un brandon qu'il avait arraché des mains d'un de ses acolytes. Cette prouesse fut accueillie par les chants d'allégresse et de triomphe des noirs.

A ce bruit, Brunfaut s'éveilla en sursaut; il entrevit, comme au sortir d'un cauchemar effroyable, les jets de flamme qui serpentaient et lézardaient de rouge les fissures des murs de sa cabane, et eut aussitôt l'instinct du danger qui le menaçait.

D'un bond il s'élança hors de sa couche, courut au chevet du lit de Liebrechts, secoua avec énergie le malheureux dormeur, puis tous deux, affolés, mus par le seul sentiment de la conservation, sans songer à sauver du désastre le moindre objet, la moindre valeur, se ruèrent contre la porte, l'ouvrirent d'une poussée désespérée et coururent vers les chimbecks des hommes de couleur en jetant des cris d'alarme.

Deux minutes plus tard, les cartouches, les gargousses et la provision de poudre entassées par prudence sous les lits de camp des pionniers détonaient avec une explosion formidable; la hutte volait en éclats, et les parcelles flamboyantes allaient incendier les bâtiments adjacents pour la plupart recouverts de chaume.

Entre-temps la horde incendiaire ne restait pas inactive. Disséminées sur le plateau, les bandes de Mondombero promenaient de hangar en cabane leurs torches enflammées.

Arrivés aux chimbecks des hommes de couleur, les blancs constatèrent avec désespoir que leurs serviteurs avaient déserté en masse, privant ainsi leurs chefs de tout secours, de tout espoir d'arracher aux flammes envahissantes les ballots de marchandises, le matériel, l'outillage, les armes renfermés, deci delà, dans des hangars encore épargnés par les assaillants.

Navrés, le désespoir dans l'âme, ruinés, privés de leurs bagages person-

nels, Brunfaut et Liebrechts, songèrent à fuir la fureur dévastatrice des indigènes; ils gagnèrent en toute hâte sur les bords du fleuve, l'endroit où d'habitude les embarcations de service battant pavillon bleu étaient amarrées.

Aucune pirogue ne se trouvait dans cette baie, où le fétichiste Ibaka venait chaque jour accomplir, en compagnie d'une de ses épouses, une ordalie de désensorcellement.

Brunfaut et Liebrechts crurent entendre au loin, sur la nappe immobile du fleuve, le bruit cadencé de pagaies frappant simultanément les eaux et scandant les conversations animées de rameurs zanzibarites.

L'égoïste garnison noire de Bolobo-Station avait, en désertant, enlevé aux deux commandants une dernière branche de salut.

Les deux infortunés, si brutalement arrachés aux douceurs du sommeil, durent passer le restant de cette nuit terrible cachés dans les massifs de hautes herbes et de fougères arborescentes qui les dérobaient à la vue de bandits plus féroces que les hyènes, mais les laissaient exposés aux attaques incessantes, aux piqûres douloureuses de légions de moustiques et d'innombrables vampires ailés.

A l'aube du 14 janvier, après des heures de souffrances et d'angoisses impossibles à décrire, le malheureux Brunfaut, les membres déchirés, ensanglantés par les ronces et les insectes, puisait dans son caractère énergique assez de stoïcisme pour rire avec son compagnon d'infortune de leur situation précaire.

« Quel heureux mortel vous êtes, je pourrais dire même quel veinard, mon cher Liebrechts! Vous échappez au désastre avec des vêtements et une paire de grosses bottes inusables; moi, à part la pauvre gandourah qui pend comme une loque sur mes épaules, je suis aussi nu qu'un ver de terre, et je me demande à quel tailleur je m'adresserai pour reconstituer ma garde-robe.

— On peut se passer de vêtements, mon pauvre ami, le moanga est une saison peu pluvieuse. Mais comment nous soustraire aux poursuites des indigènes, où aller et surtout comment éviter les tortures atroces de la faim?

— Oh! le hasard providentiel a dans notre malheur assez bien fait les choses. Il nous a sauvés du danger imminent d'être déchiquetés comme des obus sous l'impulsion de plus de cent kilos de poudre; il pourvoira à notre avenir. La flottille de Stanley ne peut tarder à être en vue. Le mieux est de rester momentanément blottis dans nos cachettes. »

Deux heures après, Brunfaut désignait du doigt à Liebrechts, dont

l'estomac indocile réclamait impérieusement son premier déjeuner, une dizaine de petites barques remontant péniblement le Congo.

« Nous sommes sauvés, lieutenant; voici notre ami Mabouna, le commerçant bateké, pourvoyeur habituel de la station française établie par le docteur Ballay à Mbossi (embouchure de la Likouba) et qui nous apporte fréquemment en échange des poissons fumés, des rats desséchés et autres comestibles du même genre qui, dans les circonstances présentes, nous paraîtront des mets exquis. »

Brunfaut ne s'était pas trompé. Les pirogues hélées par les deux infortunés commandants de Bolobo accostèrent la rive.

Mabouna, qui plaçait l'amour du lucre au-dessus de tout autre sentiment, opéra le sauvetage des enfants de Boula Matari moyennant des promesses de cadeaux considérables.

On convint de nager à la rencontre de la flottille d'expédition du haut Congo qui, selon toutes probabilités, devait se trouver encore dans les parages de Loukoléla.

La journée du 14 amena la découverte des déserteurs de Bolobo-Station campés sur les bords d'une anse de la rive droite.

Ces serviteurs infidèles reconnurent leurs torts et se placèrent de nouveau sous le commandement des maîtres qu'ils avaient lâchement abandonnés au moment du péril.

Le 15 au matin, la flottille de Stanley, augmentée des pirogues des Bateké, des chefs blancs et de la garnison de Bolobo, s'arrêtait au pied du morne dévasté deux jours auparavant par les sauvages.

Ces forces coalisées débarquèrent, et campèrent dans les journées du 15, du 16 et du 17 sur la hauteur où par trois fois, les turbulents Bayanzi avaient exercé leurs ravages en haine de l'agent général de l'Association.

Ibaka accourut en toute hâte avec une suite nombreuse de sous-chefs et de notables bayanzi pour déclarer aux blancs qu'il était resté étranger au crime commis par une faction de Bayanzi, âmes vendues de Mondombero.

Les termes sincèrement indignés dont se servit le roi de Bolobo pour flétrir l'odieuse conduite des incendiaires persuadèrent Stanley, qui consentit, sur la demande des indigènes présents, à laisser sur le plateau trois fois ruiné les deux commandants Liebrechts et Brunfaut avec un renfort imposant d'hommes de couleur. Mais Brunfaut réclama et obtint l'autorisation de descendre avec la flottille jusqu'à Léopoldville, pour y

reconstituer autant que faire se pouvait sa garde-robe et celle de son compagnon.

Roger, gravement malade et autorisé dès cette époque à rentrer en Europe, se défit généreusement, en faveur de ses compatriotes dépouillés, d'une partie de son bagage d'explorateur.

Le 18, la flottille touchait à Kwamouth, où le lieutenant Pagels activait les travaux ébauchés par le regretté Janssen.

La situation de ce poste avait été admirablement choisie; les natifs, à l'instar de leur chef Makouenntcho, se montraient constamment favorables à la garnison étrangère.

Dans la soirée du 18, Stanley inspectait le poste de Msuata commandé par Ali-ben-Juana, le nyampara zanzibarite, témoin inconsolable de la catastrophe qui avait coûté la vie à son jeune maître. Il y rencontra le docteur Simms, chef de la *Livingstone Inland Congo Mission*, remontant le fleuve avec l'intention d'aller établir une maison évangélique à Misongo, chez les Bateké, devant Tchoumbiri.

Le 20, les voyageurs blancs de la flottille admiraient le développement pris par la station de Kinchassa, sous le commandement de M. Swinburne, l'un des agents les plus dévoués à l'œuvre de l'Association internationale.

Après deux heures de halte au port de la capitale du moyen Congo sur le Stanley-Pool, les bateaux jetaient l'ancre dans la baie de Léopoldville.

La future métropole du centre africain prospérait à merveille sous l'impulsion active et intelligente de son architecte de génie, le lieutenant Valcke; les maisons s'élevaient sur une ligne imposante le long de la terrasse bordée de plantations ravissantes; les magasins étaient fournis de vivres, de munitions, d'effets de campement et d'habillement et les habitants blancs et noirs, bien que tout récemment privés des soins du docteur Van den Heuvel, y jouissaient d'une santé parfaite.



UN COMMERÇANT BATEKÉ DE LA RIVE DROITE  
(D'APRÈS UN CROQUIS DE M. BRUNFAUT).

Après une absence de près de cinq mois (146 jours), Stanley ramenait intacts à Léopoldville les trois vapeurs l'*En Avant*, le *Royal*, l'*A. I. A.* et la baleinière l'*Éclaireur*.

Les équipages des quatre embarcations avaient résisté aux fatigues de ce long et pénible voyage. La mort n'avait fait aucune victime parmi les membres de l'expédition.

Malheureusement, Roger et Stanley avaient été, durant ces cinq mois, cruellement éprouvés par la maladie.

L'explorateur belge, gravement atteint de la fièvre comateuse, se trouvait dans un état de santé assez critique pour que son retour immédiat en Europe fût ordonné.

Ce valeureux champion *récidiviste* de l'exploration africaine, dont le nom est étroitement lié aux tentatives des Belges dans l'Afrique centrale, tant à la côte orientale que sur les bords du Congo, jusqu'à la station extrême des Falls, fut assez heureux pour regagner, en avril 1884, le sol du pays natal.

Les nombreux amis et admirateurs de ce voyageur infatigable lui firent à la gare de Bruxelles une ovation chaleureuse.

« J'ai eu le plaisir, écrivait l'un d'eux le 1<sup>er</sup> avril, de serrer la main à notre vaillant compatriote Roger, qui part demain pour Blandain, dans le Tournaisis, où il va se reposer dans sa famille. Il est encore très souffrant; ses jambes sont affreusement ulcérées; il est complètement sourd de l'oreille gauche.

« Mais ces inconvénients momentanés n'abattent pas son courage; il témoigne déjà du désir de retourner en Afrique aussitôt sa santé rétablie. »

Quant à Stanley, le long voyage pendant lequel il avait exploré le haut Congo sur un parcours de dix-sept cents kilomètres, fondé la station de Loukoléla, atteint l'île Ouana-Rousari en tête des rapides qui portent son nom, discuté sans cesse, palabré, péroré, accompli les cérémonies de l'échange du sang avec les multiples chefs des villages visités, l'avait complètement exténué.

L'agent supérieur souffrait de douleurs rhumatismales dans les reins, contractées en restant assis pendant d'interminables journées sur le pont des étroites embarcations à vapeur, et d'une congestion du foie, conséquence fatale de son manque d'exercice.

Fort heureusement il rencontra à Léopoldville les soins qu'exigeait son état. Un jeune pharmacien, Ernest Courtois, qui s'était naguère improvisé

artilleur lors des troubles de Vivi, s'installa en qualité de docteur au chevet de l'illustre malade.

A peine remis de ses rudes épreuves, Stanley résolut d'inspecter les stations du bas Congo. Mais pour retirer le plus tôt possible de son expédition déjà féconde vers le haut Congo tous les résultats pratiques qu'on était en droit d'en attendre, pour consolider les relations établies, pour réaliser les promesses qui avaient été faites aux chefs indigènes, pour tenter de nouveaux et lucratifs efforts là où de premières tentatives avaient été infructueuses, pour choisir définitivement les emplacements de nouvelles stations entre l'Équateur et l'île Ouana-Rousari, enfin pour ravitailler le poste extrême des Falls et y conduire les agents et le personnel nécessaires à compléter cet établissement, il fallait un voyageur intrépide et décidé, un explorateur rompu aux difficultés, aux traverses de l'existence tropicale, un diplomate expert à manier les makokos fantasques du centre africain sans compromettre l'avenir de l'œuvre pacifique et humanitaire de l'Association, et en même temps un chef blanc capable de s'imposer par son caractère sympathique, ses qualités éminentes, son prestige et ses services rendus au drapeau bleu, aux agents internationaux stationnés en amont de Léopoldville: il fallait en un mot un second Stanley, un autre Boula Matari.

Le choix d'un successeur au commandement de l'expédition du haut Congo n'arrêta pas un seul instant l'agent supérieur de l'Association.

Depuis le mois de février 1882, l'un des officiers belges attachés à l'œuvre africaine avait rendu les services les plus signalés et montré par son esprit d'initiative, par l'intelligente activité de ses déplacements, par le succès incessant de chacune des opérations successives qu'il avait tentées, que la tâche de conduire une expédition de découvertes et de prise de possession sur les rives explorées ou inexplorées des fleuves africains n'était pas, toute périlleuse et délicate qu'elle puisse être, au-dessus de ses forces.

Cet agent, surnommé Boula Matari II par les peuplades indigènes du bas Congo et du Niari-Kouilou, et parfois appelé dans les principaux organes de la presse européenne le *Stanley belge*, était le capitaine: Edmond Hanssens.

Son grade, son affabilité, sa bienveillance inaltérable, lui avaient acquis le respect et l'estime de tous les blancs qui coopéraient à la réalisation du projet dû au roi Léopold II; son intrépidité, sa mâle énergie, sa bravoure héroïque, avaient mis à ses pieds les makokos les plus intraitables de la zone qu'il avait explorée; ses lauriers gagnés sur les champs de bataille de l'exploration africaine, l'habileté avec laquelle il avait rem-

pli les fonctions intérimaires d'agent général de l'Association et rangé sous le protectorat de l'étendard d'azur le district des turbulents Bayanzi le désignaient d'emblée au choix de Stanley.

Ce dernier expédia un courrier extraordinaire au vaillant capitaine belge pour l'inviter à se rendre immédiatement à Léopoldville. Le messager rencontra Hanssens à Manyanga-Nord, le 7 février 1884, au moment où le commandant de la division du bas Congo et du Niari venait de confier à Casman la mission de fonder la station de Mukumbi.

Au reçu de la missive de l'agent général, le capitaine se mit en route pour Léopoldville. A mi-trajet, il croisa une caravane conduite par son concitoyen Brunfaut qui, empêché par Stanley de retourner à Bolobo, allait remplir un emploi spécial sur la ligne de raccordement de Manyanga au bassin du Niari.

Mais l'infortuné survivant du désastre de Bolobo ne devait jamais accomplir la dernière mission qui lui fut confiée. Atteint d'une adénite, sorte de bubon résultant d'ulcères mal soignés, Brunfaut put à peine se traîner jusqu'à Manyanga-Nord, où la maladie rebelle l'obligea à réclamer d'urgence son rapatriement.

Entre-temps, le capitaine Hanssens était arrivé le 15 février à Léopoldville; Stanley fut pour lui d'une amabilité sans réserve.

« Je vous remercie, mon cher capitaine, lui dit-il, de l'empressement avec lequel vous répondez à mon message.

« Une lettre du colonel Strauch me rappelait tout récemment que le roi des Belges a pour vous la plus haute estime et vous porte le plus vif intérêt : l'honorable président de l'Association me recommandait en outre d'une façon toute particulière de vous employer dans des services où il vous serait aisé de vous mettre en évidence.

« Vous n'aviez certes pas besoin, auprès de moi qui depuis deux ans ai pu mieux que tout autre juger à sa valeur l'importance exceptionnelle de votre collaboration et apprécier vos qualités remarquables, de recommandations aussi puissantes et aussi chaleureuses ; mais je suis ravi de vous apprendre qu'il existe entre l'auguste initiateur, le président et l'agent général de l'Association, entre la pensée, l'âme et le bras qui président à la réalisation de l'œuvre africaine, une parfaite communauté de sentiments une unanimité élogieuse pour reconnaître l'intelligence, le zèle et le dévouement de votre coopération.

« L'état actuel de ma santé ne me permet pas de reprendre la route des Falls, et c'est à vous qu'il appartiendra d'ouvrir définitivement à la civilisa-

tion la partie du fleuve qui s'étend entre le poste extrême que je viens d'établir dans l'île Ouana-Rousari et la station de l'Équateur.

« La façon magistrale dont vous avez mené jusqu'ici toutes vos entreprises m'est un sûr garant du succès de votre expédition future, et je laisse à votre initiative les soins de la préparer et de la conduire à bonne fin. »



M. ERNEST COURTOIS.

Dès le lendemain, Hanssens s'occupait de l'organisation de son futur voyage; il s'adjoignit en qualité de second le jeune voyageur Amelot, l'ex-chef de la station délaissée de Kimpoko, et choisit de concert avec Stanley les blancs qui devaient composer l'expédition.

On désigna MM. Courtois et le lieutenant suédois Wester, destinés à prendre la direction de la station des Falls.

La flottille du haut Congo, composée de l'*En Avant*, du *Royal*, de l'*Association Internationale Africaine*, de l'*Éclaireur* et d'une nouvelle baleinière

à rames, fut radoubée, remise à neuf, chargée de marchandises d'échange, de matériel, de vivres et de munitions.

Les vapeurs devaient être conduits par les mécaniciens Nicholls, Dress et Guérin, le premier de nationalité anglaise, le second originaire d'Allemagne, le troisième Français, et montés par une cinquantaine d'hommes d'équipage, Zanzibarites, Haoussas, Kroomen et indigènes du Congo. Comme on peut en juger, l'expédition était internationale.

Les préparatifs de départ, bien qu'activement menés par Hanssens, durèrent plus d'un mois.

Le capitaine stimulait l'ardeur de ses ouvriers, en se réservant pour lui-même une part de la grosse besogne d'emballage.

Il passait ses journées dans les magasins, éventrant les ballots pour en extraire les pièces d'étoffes, déclouant et reclouant les caisses, réunissant en paquets les objets de toute nature, empaquetant les boîtes de conserves, mesurant les rations de riz, de légumes secs, destinées au ravitaillement de l'expédition et des stations déjà existantes ou à établir, classant méthodiquement les articles divers qu'il devait donner en cadeaux aux chefs des territoires à acheter, calculant le nombre des mitakos (baguettes en laiton) et autres monnaies nécessaires pour l'entretien du personnel blanc et noir qui l'accompagnerait.

La quantité de travail imposé par la préparation d'une expédition comme celle qu'allait entreprendre le capitaine Hanssens est plus facile à concevoir qu'à décrire.

Heureusement, l'assistance d'Amelot, de Courtois, de Wester et des mécaniciens européens de la flottille ne fit pas un instant défaut au commandant de la zone du haut Congo, et, n'eût été l'inéluctable nécessité où l'on se trouvait d'attendre à Léopoldville le retour d'une caravane expédiée à Vivi, au commencement de mars, pour y chercher des objets à remettre aux tribus arabes de Nyangwé, le départ eût pu avoir lieu vingt jours plus tôt.

La caravane attendue fut seulement de retour à Léopoldville le 23 mars. La journée du lendemain, un dimanche, fut consacrée en partie aux derniers travaux de chargement et aux fêtes improvisées en l'honneur des partants.

Les échos de la capitale future de l'État libre du Congo rediront longtemps encore l'éclat inusité des réjouissances célébrées à l'occasion de la partance imminente d'une expédition qui allait promener sur les rives du fleuve, entre le Stanley-Pool et les Stanley-Falis, l'étendard du progrès et de la justice.

Le pharmacien Courtois, émule à ses heures du fameux baron Brice, relate dans une de ses plus intéressantes lettres le menu du banquet qu'il composa à Léopoldville la veille du départ de l'escadrille du haut Congo.

A titre de curiosité, nous reproduisons ce document culinaire :

Hors-d'œuvre: harengs à la daube, radis, saucisson, beurre de palme.

Entrées : ragoût de *mouton* aux tomates, côtelettes de *mouton* au riz.

Rôti : gigot de *mouton*, purée de pommes de terres, poulets africains, salade laitue, mayonnaise de saumon conservé.

Entremets : imitation de plum-pudding.

Dessert : ananas à l'eau-de-vie, bananes, papayes, maracoujas.

Vins : quelques bouteilles de bordeaux ordinaire, sur lesquelles on avait collé, pour se faire, illusion des étiquettes dorées portant les noms des crus les plus exquis du Médoc et de la Bourgogne; du vrai madère...

Bières anglaises, stout, pale-ale, généreusement offertes par Stanley.

Café et liqueurs assorties : gin et eau-de-vie de troque.

« On remarquera que le menu ne brille pas par la variété des viandes de boucherie, ajoute Courtois; mais, faute de grives on mange des merles, et ce repas a été sans contredit le banquet le plus brillant, le plus succulent, le plus animé de tous ceux auxquels des explorateurs exilés à trois cents milles des côtes dans l'intérieur de l'Afrique incivilisée ont assisté. Il y avait *des vins!* quel luxe!... l'eau du Congo était depuis trois mois mon unique boisson.

« A l'issue du banquet, après les toasts et les discours de circonstance, un concert donné par tous les membres présents sous la direction du maestro Amelot jouant de l'accordéon s'est terminé par l'exécution en chœur de la *Brabançonne*...

« J'ai cru revoir, comme dans un rêve, la fin d'un festin de joyeux étudiants belges, un tableau d'un souvenir de ma chère patrie, dont je vais m'éloigner demain encore davantage, en conservant l'espoir et le désir d'y retrouver plus tard tous ceux que je chéris. »

La soirée du 23 réunit dans le spacieux logis de M. Boulanger, agent commercial de la station, tous les hôtes européens qu'hébergeait Léopoldville; en plus, les gros bonnets indigènes du district flanquant de droite et de gauche le potentat Ngaliema, ami plus que jamais avec les enfants de Boula Matari.

A minuit, l'agent général de l'Association, près de quitter aussi Léopold-

ville pour se rendre dans le bas Congo, fait une courte apparition au milieu des invités de M. Boulanger:

Stanley porte la santé du roi des Belges et boit au succès de l'expédition future, au milieu des vivats et des acclamations enthousiastes de l'assistance.

On se sépare ensuite. Hanssens rentré dans sa chambre ne songe même pas à prendre du repos; il s'installe à son pupitre d'explorateur, étale ses cartes du Congo, et écrit à ses parents et amis de Belgique quelques renseignements relatifs à son futur voyage.

Pour l'intelligence des récits qui vont suivre, nous empruntons à la lettre du savant capitaine des passages d'un vif intérêt :

« Le Congo, dont le point exact d'origine n'est pas encore bien connu, peut se subdiviser en trois parties, écrit Hanssens.

La première partie connue sous le nom de Loualaba coule du sud au nord, depuis les sources jusqu'à l'Équateur, par environ 25° 15' de longitude est de Greenwich; son cours est obstrué par des cataractes au nombre de sept, connues depuis 1877 sous le nom de Stanley-Falls.

« C'est sur la rive droite de cette partie du fleuve que se trouve établie, par 4° 15' de latitude sud, la ville de Nyangwé, centre commercial des plus importants, où habitent des masses d'Arabes venus de la côte orientale, localité qui doit à mon avis constituer un jour le trait d'union entre le bassin hydrographique du lac Tanganika et celui du Congo.

« La deuxième partie du fleuve s'étend des Stanley-Falls au Stanley-Pool; elle décrit d'abord une courbe convexe au nord de l'Équateur, revient dans l'hémisphère austral par environ 19° de longitude est, et coule ensuite jusqu'à Léopoldville dans une direction nord-nord-est, puis sud-sud-ouest.

« La troisième partie, et la plus connue, s'étend de Léopoldville à Banana.

« C'est dans la deuxième partie que je vais opérer pendant le temps qu'il me reste à passer au service de l'Association africaine. Cette zone complètement navigable sur un parcours de dix-sept cents kilomètres (soit trois cent quarante lieues belges!) présente une largeur variable de un à vingt kilomètres.

« A l'heure où j'écris ces lignes, l'Association possède le long de cette partie les stations suivantes :

« 1° Léopoldville; 2° Msuata: stations fondées par Stanley dans le premier semestre de l'année 1882;

« 3° Kwamouth, rive gauche, bâtie par le lieutenant Pagels sur un terrain

reconnu par moi en janvier 1883 et acquis par le regretté Janssen, ce brave et loyal compatriote, compagnon de ma première et heureuse expédition vers le haut Congo ;

« 4° Bolobo, fondée par moi en novembre 1882 ;

« 5° Loukoléla, à environ mi-chemin entre le Stanley-Pool et l'Équateur ;

« 6° Équateur-Station, où je retrouverai deux vaillants officiers de notre armée ;

« 7° Stanley-Falls, où un poste a été établi dans les derniers jours de décembre 1883.

« D'après l'énumération qui précède, il n'existe ni postes, ni stations dans toute l'étendue de près de onze cents kilomètres qui sépare la station de l'Équateur du poste avancé des Falls.

« C'est à moi qu'il appartient de combler cette lacune, en achetant pour le compte de l'Association les territoires situés aux endroits de la route à parcourir présentant la plus grande importance stratégique ou commerciale, en y établissant des installations définitives et en concluant des traités avec les chefs des tribus intermédiaires, chez qui il serait actuellement impossible de s'installer, mais que nous avons intérêt à ne pas nous aliéner, en raison de la concurrence de la mission de de Brazza.

« Indépendamment de cela, je dois opérer dans la zone inférieure, entre Léopoldville et Équateur-Station, et y faire l'acquisition de points géographiques qui *doivent* absolument devenir la propriété exclusive de la Société internationale. »

La mission confiée au capitaine Hanssens était, comme on le voit, fort compliquée et fort délicate, et susceptible de faire hésiter un homme d'une trempe moins résolue et moins énergique que celle de notre valeureux compatriote.

Mais Hanssens avait une foi entière dans la réussite de sa nouvelle entreprise.

Depuis son séjour en Afrique, durant deux années de voyage de découverte et d'exploration, Boula Matari II avait été en quelque sorte l'enfant gâté du succès : les rudes intempéries du ciel tropical avaient épargné sa robuste constitution ; les nègres du bas Congo, aussi bien que les tribus entièrement sauvages du Kouilou et du Niari, s'étaient courbés tour à tour aux pieds de ce mundelé, soit docilement, grâce au langage persuasif de ce généreux philanthrope, soit de vive force, sous les représailles victorieuses de ce vaillant soldat.

D'ailleurs les stimulants ne lui manquaient pas pour apporter dans l'accomplissement de sa tâche toute l'intelligence, toute l'activité, tout le zèle qu'il possédait : le sentiment du devoir, l'ambition avouable qui engendre les héros, l'enthousiasme que professait Janssen pour l'œuvre de prédilection de son Roi, et, disons-le, l'amour-propre, le désir de prouver à certains agents anglais de l'Association, enclins à croire les Belges incapables de « décrocher la timbale en Afrique », qu'il en était autrement, l'envie de couper l'herbe sous les pieds de l'opiniâtre explorateur français de Brazza, dans une lutte à armes courtoises bien entendu, où l'habileté et la rapidité de la marche seraient les seules forces mises en jeu, enfin l'espoir de retourner en Europe au terme de son engagement qui allait expirer dans dix mois, après avoir ajouté à ses brillants états de service l'heureuse terminaison de la campagne d'occupation poursuivie au Congo depuis cinq années.

C'est donc animée par les meilleurs pressentiments que la seconde expédition de l'Association, tentée jusqu'aux Falls, s'éloignait de Léopoldville. Selon toutes probabilités, la nouvelle campagne devait durer quinze semaines ou trois mois et demi environ, et le lecteur le verra dans les chapitres qui vont suivre, l'avenir devait prouver que ces heureuses prévisions n'étaient point exagérées.

